

Jean Louis Schefer, *Où la lumière se plie*

pieghevole della mostra personale, Studio Marconi, Milano, 1983

Je crois difficile désigner d'une formule les travaux de Grazia Varisco, de nommer d'un seul mouvement les corps ou structures lumineux (animés seul mouvement tel que leur centre semble sans cesse irradier et diffuser sur l'ensemble de la structure, comme une onde, une espèce de frémissement parcourant et orientant le corps même de ces objets: à strictement parler, rien n'y est moins "structural"), et ces autres "objets" sortis comme par agrandissement d'une série de détails du travail typographique: plis, rabats, inclinaisons de trames; une suite d'accidents qui cessent de perturber des formes pour les ouvrir à un jeu.

Il y a comme une règle dans l'attouchement de la lumière: comment la faire jouer de façon que d'elle à moi, le contact qui s'établit fasse apparaître un objet ou se résolve en un corps d'objet.

La lumière ici indéfiniment, elle inscrit des passages: chacun est un objet; plus exactement, chacun absorbe des quantités, toute l'imagination du détail mobile et instable (l'"élément" du "tableau" est ici élément de dispersion) sur lequel une source se diffuse, est reprise, remonte, tourne; le jeu engagé l'est comme l'idée du prisme tournant qui nous assigne au centre, au point fixe de l'organisation lumineuse: tout y est à la fois clair et sombre; c'est une partie de dames, d'échecs jouée comme par une main lointaine.

Quelque chose est donc ici figé? L'objet, semble-t-il, s'est ajouté à la qualité des phénomènes c'est sa fragilité, sa ténacité; il est "signé" mais plus que par un style, plus que par ce qui peut apparaître de préoccupations d'école.

Le style ici, ou bien l'objet pris en substance dans une série de délais de perception, de "brèches optiques", instaure dans les objets cinétiques la réalité d'une relation personnelle à la lumière, à cet événement esthétique. Car en cela se résout, pour moi, cette première série de travaux. Chaque structure (chaque objet), chaque organisation cadrée - organisme vivant de sa répétition est ouverte à une série d'événements qui ne définissent pas des structures restreintes mais programment des perturbations, comme si, dans chaque proposition de structure, la lumière tournait autour de l'ombre qui bat en elle.

De façon exemplaire, ce qui apparaît déterminant, singulier dans ces travaux de Grazia Varisco, est aussi ce qui s'y dissimule comme un principe d'ordre: dans ces événements lumineux (l'objet est un filtre ou un mirage; s'il tourne, varie etc. c'est comme un corps relationnel, une durée d'empathie en train de nous montrer ce qui le détruit: la lumière même), c'est une stratégie, non des effets optiques programmés, mais de véritables choix d'objets; ils sont un jeu: ils contiennent donc en eux (comme les prismes "contiennent" leur lumière (la place de celui avec qui ils jouent. Celui-ci - nous mêmes - n'est pas un spectateur; pris au jeu comme celui qui répondrait, en sa place, de la cause inconnue des petites structures. Saisi de cette dilection d'objets (puisqu'à l'affect, à cette empathie lumineuse, c'est le corps même de l'objet qui est ajouté), il est donc soumis par ce jeu, comme s'il en détenait secrètement la cause, à cette déclinaison de lumière.

Sur les différentes périodes de son oeuvre, Grazia Varisco inscrit à mes yeux le fantôme et l'insistance d'un ultime "objet", l'enregistrement d'un temps absolument mystérieux: il est celui des phénomènes, il est donc référent à des traces, à des objets: chose. Cependant, par l'effet d'un pliage - qui n'est pas une opération rigide dans le travail de Grazia Varisco: c'est plutôt l'opération d'un charme -, à travers les résultats d'une grande cohérence formelle et esthétique, une douceur fait fléchir et décliner une rigidité de la lumière, anime ses corps d'occasion. La chute même de la lumière dès qu'elle joue avec son ombre, nous prend en elle, sur le battant de son horloge. Un peu comme dans les mythologies, ce qui arrive à cette substance n'est pas une transformation de son corps, c'est qu'elle devient humaine: en elle peut s'incarner et se jouer l'effusion qu'elle figure. Le temps (à travers la chute des corps lumineux attachés à un centre invisible, qui les perd, les reprend aussitôt, en une sorte d'ironie d'un fort-da de la lumière), à travers ce subtil miroir aux alouettes, le temps fonctionne comme un organe. Dans le réseau du jeu optique, graphique, sur cette espèce de page tournée du jour, c'est le mystère d'une image d'un temps individuel, subjectif (il est, encore une fois, ouvert à notre empathie, à une sorte d'affect blanc) à l'oeuvre, au prisme, qui travaille à la trame.

Que sommes-nous donc en ce jeu où la lumière se plie, hors l'effet de son amabilité?